



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 123
2021 - N°2

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

Pierre O. JUHEL*

L'HISTOIRE DES ARGÉADES DE NOUVEAUX AXES DE RECHERCHES

À propos de : *The History of the Argeads. New Perspectives.* - S. MÜLLER, T. HOWE, H. BOWDEN, R. ROLLINGER édts. - Wiesbaden : Harrassowitz, 2017. - VI+304 p. : bibliogr., index. - (Classica et Orientalia, ISSN : 2190.3638 ; 19). - ISBN : 978.3.447.10851.5.

INTRODUCTION

The History of the Argeads. New Perspectives est un volume qui fait fond sur une conférence qui se tint en 2015 à l'Université d'Innsbruck¹. La rencontre scientifique visait à explorer l'histoire des Argéades au-delà de celle de ses deux plus célèbres représentants. Elle réunit des noms réputés des recherches contemporaines consacrées à l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs – ou, plus largement, à la Macédoine antique : W. Heckel pour ce qui touche au politique ou au militaire, la spécialiste des questions féminines E. Carney, O. Palagia pour l'archéologie, S. Müller qui, tout comme l'historien américain J. Roisman également présent, a déjà beaucoup produit sur les Argéades. Ou encore, notamment, l'Italienne F. Landucci,

* pojuhel@gmail.com

1. L'essentiel de ce compte rendu avait été rédigé pendant notre séjour à la *Katedra klasickej archeológie* de la *Filozofická fakulta* de la *Trnavská univerzita v Trnave* (Université de Trnava), lors de l'année académique 2018/19. Des impératifs de mises à jour bibliographiques en avaient différé la publication.

entre autre fameuse, parmi sa volumineuse production très souvent consacrée au IV^e siècle ou à l'époque des Diadoques, pour sa monographie sur Lysimaque. D'autres noms sont, bien que moins réputés, déjà connus. Apparaissent également ceux de futurs spécialistes sans doute.

Aux papiers d'origine vinrent s'ajouter trois articles, ceux de J. LaBuff, de W. Heckel, et de G. Squillace. Les diverses contributions ont été réunies en quatre grandes parties dont nous donnons le détail ci-dessous :

– Persia and Its Impact : Comparative Approaches

J. D. Lerner, « Persia, Thrake, and Skudra ».

J. LaBuff, « The Achaemenid Creation of Karia ».

Ch. Michels, « The Persian Impact on Bithynia, Commagene, Pontus, and Cappadocia ».

J. Wiesehöfer, « The Persian Impact on Macedonia. Three Case Studies ».

– Political, Military, Numismatic and Economic Aspects of Argead Macedonia

W. Heckel, « Geography and Politics in Argead Macedonia ».

J. Heinrichs, « Coins and Constructions. The Origins of Argead Coinage under Alexander I ».

T. Howe, « Plain Tales from the Hills: Illyrian Influences on Argead Military Development ».

V. Alonso Troncoso & M. Álvarez Rico, « Alexander's Tents and Camp Life ».

K. Ruffing, « The Macedonian Economy under the Argeads ».

– The Argead Dynastic Profile and Its Representation

E. Carney, « Argead Marriage Policy ».

O. Palagia, « The Argeads: Archaeological Evidence ».

H. Bowden, « The Argeads and Greek Sanctuaries ».

S. Müller, « The Symbolic Capital of the Argeads ».

F. Pownall, « The Role of Greek Literature at the Argead ».

– Literary Images and Reception of the Argeads

J. Roisman, « Macedonian Body Language in the Attic Orators ».

G. Squillace, « Ghosts from the Past. The Memory of Alexander I of Macedonia and its Propagandistic Use During the Reign of Philip II ».

R. Bichler, « Philip II and the Scythians in the Light of Alexander Historiography ».

F. Landucci, « Cassander and the Argeads ».

S. R. Asirvatham, « The Argeads and the Second Sophistic ».

R. Stoneman, « Concluding Remarks ».

Nous examinerons pas à pas les études de ces quatre parties.

I. – L'INFLUENCE DE LA PERSE. ÉTUDES COMPARATIVES

Contrairement à ce que le thème du recueil pourrait faire croire, les quatre contributions de la première partie touchent moins que plus aux Argéades, et ni même proprement à la Macédoine – mis à part, bien sûr, la quatrième. Aussi, puisqu'on n'a pas songé que les parallèles

auraient été manifestes si des articles avaient ici été consacrés, par exemple et si possible en l'état de la documentation, à l'« Alexander's Domination in Caria », là à « The Argead Impact on Bithynia », ces « Comparative Approaches » sont-elles de fait laissées à l'initiative du lecteur. Quoi qu'il en soit, ces quatre premières études, qui concernent en premier lieu l'histoire de la Perse ne sont pas les moins intéressantes, bien au contraire.

« Persia, Thrake, and Skudra » de J. Lerner ouvre le recueil. Grâce à la maîtrise de l'ancien perse, l'auteur arrive à la conclusion que le mot Skudra désigne la Thrace, objet de la convoitise de l'impérialisme achéménide.

Dans « The Achaemenid Creation of Karia », J. LaBuff tente de son côté d'établir que la Carie formait une entité politique dès une haute époque et que cette entité, qui va de concert avec une identité culturelle, était due à la domination achéménide : « Without the Achaemenids », concluait avec force l'auteur, « there would be no Caria ». Nous avons relevé, dans le cours de l'argumentaire, de nombreux éléments mettant en exergue, en Carie, l'utilisation de modèles et symboles achéménides (par exemple en matière militaire, p. 35-36) ; ou la reprise de la critique de la vision de N. Sekunda d'une Carie organisée selon un modèle 'féodal' – une conception qui, selon LaBuff, au vu des données, était par trop généralisante ; et encore l'idée que « it is always unsafe to equate the linguistic origin of a name with the ethnic origin of the nameholder » (p. 31) – bien que selon nous ce principe ne vaut sans doute que si le nom relève de la langue de la culture dominante.

Au terme d'une utilisation directe de sources tant littéraires qu'épigraphiques, et en s'appuyant sur une vaste bibliographie (qui couvre quatre pages alors que l'étude en compte à peine onze), Ch. Michels, « The Persian Impact on Bithynia, Commagene, Pontus, and Cappadocia », arrive à la conclusion que les Attalides s'identifièrent avec la civilisation hellénistique européenne, que les royaumes du Pont et de Cappadoce perpétuèrent consciemment l'héritage achéménide alors que, quant à elle, la Commagène paraît s'être située comme à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident.

En explorant en premier lieu les relations politiques entre la Perse et la Macédoine avant 479 av. J.-C., la question, en second lieu, du costume mi-perse, mi-macédonien adopté par Alexandre et, enfin, celle du lien des notions d'*imperium Macedonicum* et d'*imperium Persicum*, J. Wiesehöfer s'est attaché à mettre en relief « The Persian Impact on Macedonia »².

On indiquera qu'aucune des bibliographies de ces quatre études n'indiquent l'importante somme d'A. Kuhrt³. L'un ou l'autre des quatre auteurs n'a-t-il pourtant pas puisé à ces deux volumes de référence dépassant à eux deux les mille pages ?

2. Sur ce sujet, on pourra mettre en regard la contribution de J. Wiesehöfer avec celle publiée ultérieurement par J. HEINRICH, « Achaimenids » dans le *Lexicon of Argead Makedonia (LexAM)*, W. HECKEL, J. HEINRICH, S. MÜLLER, F. POWNALL éd., Berlin 2020, p. 32-37. De nombreuses entrées de ce *Lexicon*, dont nous préparons le compte rendu pour *Anabasis. Studia Clasica et Orientalia* 12, 2022, pourront être confrontées aux études publiées dans *The History of the Argeads*. Nous indiquerons ci-dessous celles faisant particulièrement écho aux contributions du recueil ici présenté.

3. A. KUHRT, *The Persian empire : a corpus of sources from the Achaemenid period*, Londres 2007.

II. – ASPECTS NUMISMATIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES

Un article de W. Heckel intitulé « Geography and Politics in Argead Makedonia », qui vise à déceler les incidences politiques des déterminations géographiques, ouvre la deuxième partie, celle dévolue aux questions institutionnelles ou économiques. Cette étude, qui s'appuie sur toutes les sources disponibles pour cette question – et elles sont bien maigres comme l'avoue l'auteur lui-même, s'est attaquée par ce biais à deux aspects : la politique matrimoniale des Argéades d'une part, le rapport entre la Haute et la Basse Macédoine de l'autre. L'auteur arrive à deux conclusions : d'une part une évidente volonté des princes macédoniens de s'allier, par mariage, avec des puissances étrangères ; de l'autre, l'absence de données explicites qui montreraient une marginalisation de la Haute Macédoine – ce qui, en somme, amènerait à revenir des conceptions d'A. B. Bosworth sur ce point.⁴

Dans la seule contribution proprement numismatique de ce recueil, J. Heinrichs explore les fondements historiques et économiques du monnayage d'Alexandre I^{er}. Selon l'auteur, s'inspirant de types de Potidée, de Sardes (pour l'est) ou de pièces thessaliennes (pour l'ouest)⁵, le roi de Macédoine aurait débuté ses frappes du temps de l'expédition de Xerxès, grâce à du métal qui serait peut-être en partie venu d'Athènes (cf. p. 79, n. 3). Selon Heinrichs, ces frappes étaient donc antérieures aux ressources de la mine de Bisaltie, dont Hér. V, 18, signalait qu'elle rapportait « un talent d'argent par jour à Alexandre » et sur laquelle le roi de Macédoine fit main basse lors de son expansion territoriale consécutive à l'effondrement perse⁶. Cet argent aurait servi à financer diverses constructions, notamment le canal de l'isthme du mont Athos auquel le roi de Macédoine aurait fait participer des « citizen soldiers » (p. 90), ou encore à payer, pour la première fois, la troupe. Mais est-il bien pertinent d'imaginer Alexandre I^{er}, tel plus tard Philippe V, mobiliser les citoyens macédoniens à une époque où la cité, en Macédoine, n'en était qu'à ses balbutiements ? L'analyse de la question⁷ montre qu'il est douteux que l'on

4. On pourra mettre en regard cette contribution avec celle de P. PASCHIDIS, « Makedonia » dans le *LexAM*, *op. cit.*, p. 322-327, dont l'approche avait été substantiellement la même (« The many different local landscapes within M. are essential for an understanding of the classical kingdom's political economy, history, and diplomacy » avait par exemple énoncé le savant grec, *ibid.*, p. 325)

5. On pourra regretter que la mise en page n'ait pas placé en vis-à-vis les types macédoniens et leurs modèles.

6. Également lors de la conférence d'Innsbruck, l'auteur présenta une autre communication, celle-ci relative à l'« Alexander's Bisaltian mine and the circumstances under which it came under his control around 476 » (p. 78, n. 1), de publication prochaine. Le sujet avait été abordé par O. PICARD, « Mines, monnaies et impérialisme : conflits autour du Pangée (478-413 avant J.-C.) » dans par A.-M. GUIMIER-SORBETS, M. B. HATZOPOULOS, Y. MORIZOT éds., *Rois, cités, nécropoles : Institutions, rites et monuments en Macédoine. Actes du colloque de Nanterre (décembre 2002) et d'Athènes (janvier 2004)*, édités, Athènes 2006, p. 269-283 (spécialement aux p. 270-272).

7. Le sujet de la naissance de la cité macédonienne a donné lieu, de longue date, à des études dont nous ne pouvons ici présenter le détail. Mais signalons néanmoins le vaste recensement des cités grecques pendant l'Archaïsme et la période classique opéré dans le cadre du projet mené de 1993 à 2003 par le *Polis Centre* de l'Université de Copenhague. Dans ce cadre, M. B. Hatzopoulos et P. Paschidis, tous deux en charge de la Macédoine, avaient dénombré, pour quarante-deux établissements attestés, dix-sept seulement qui pouvaient, avant la période hellénistique, être considérés comme des cités – cf. « Makedonia », M. H. HANSEN, T. H. NIELSEN éds., *An Inventory of Archaic and Classical Poleis : an Investigation conducted by the Copenhagen Polis Centre for*

puisse imaginer, avec Heinrichs, des « citizen soldiers » mobilisés pour les besoins militaires ou pour participer aux énormes travaux du canal de Xerxès. L'arrière-plan historique d'une telle conception semble donc, rien que du point de vue institutionnel, quelque peu anachronique. Et celle-ci est non moins sujette à caution si l'on se porte aux faits positifs tels qu'on doit les dégager du récit d'Hérodote. Comme Heinrichs lui-même le rapportait (p. 91), les ouvriers commis à construction du canal « came from the Persian army ». Or, si l'on se porte au texte de l'historien d'Halicarnasse, celui-ci n'est pas avare de détails. Il indique qu'« avec eux creusaient aussi les habitants de la région de l'Athos »⁸ : point de Macédoniens employés à ce chantier. Faudrait-il rendre raison, comme le défend implicitement le numismate, d'une omission et devra-t-on croire que ces derniers, dont on sait qu'ils renforcèrent l'armée du Grand Roi, l'avaient déjà rejointe ? Puisque le creusement du canal est décrit par Hérodote en VII, 22-24, que les forces navales perses ne l'empruntent, une fois le percement accompli, qu'ultérieurement (*ibid.*, 122) et que ce n'est que plus bas dans les *Histoires* (*ibid.*, 185) qu'apparaît la mention des Macédoniens au sein des nombreux contingents européens agrégés à l'armée de Xerxès, la présence de Macédoniens, à ce moment, serait déjà, en soit, douteuse. Car il nous semble évident que tous ces contingents s'unirent aux troupes de Xerxès au fur et à mesure de la progression du Grand Roi, soit que les pays qui les fournissaient fussent traversés par l'immense armée venue d'Asie, soit que certains dynastes voisins s'en prévinssent en entrant bon gré, mal gré, dans l'alliance achéménide. Mais d'autres arguments viendront encore renforcer ce doute. En effet, si l'on retourne au texte de l'historien d'Halicarnasse, c'étaient « des détachements de toutes les nations de l'armée, qui se succédaient les uns aux autres, creusaient le sol, menés à coups de fouet »⁹. « ὑπὸ μαστίγων » : cette direction des travaux digne de la chiourme était caractéristique de la méthode de commandement achéménide, même au sein de l'armée¹⁰. Les hypothétiques contingents d'ouvriers macédoniens, surtout s'il s'était agi de « citizen soldiers », s'y seraient-ils soumis ? C'est plus que douteux à la considération, encore, d'un autre passage d'Hérodote, selon lequel les chefs indigènes des contingents de la marine de Xerxès, « n'accompagnaient pas l'armée en qualité de commandants, mais ni plus ni moins que les autres soldats, en esclaves »¹¹. Puisque l'arrière-plan historique imaginé par

the Danish National Research Foundation, Oxford 2004, p. 795. À la suite de F. GEYER, *Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II*, Munich-Berlin 1930 ; M. B. HATZOPOULOS, « Cités en Macédoine » dans M. REDDÉ, L. DUBOIS, D. BRIQUEL, H. LAVAGNE, F. QUEYREL édés., *La naissance de la ville dans l'Antiquité*, Paris 2003, p. 131, avait rappelé que c'était juste après le règne d'Archélaos (413-399 avant J.-C.) que « les Macédoniens commencent à être identifiés par des ethniques civiques. ». Faudrait-il, se demandait-il, attribuer une vaste réforme politique généralisant le modèle civique à ce roi ?

8. Hér., VII, 22 (ὄρυsson δὲ καὶ οἱ περὶ τὸν Ἄθων κατοικημένοι). Cité par J. Heinrichs, au sein d'un plus long extrait, p. 89.

9. Hér., *ibid.*

10. Cf. Hér., VII, 56 et 103.

11. Hér., VII, 96 (οὐ στρατηγοὶ ἀλλ' ὅσπερ οἱ ἄλλοι στρατευόμενοι δοῦλοι). Cette considération s'étend aux commandants des contingents terrestres, selon ce que l'on peut induire de ce qui est écrit plus haut dans le même paragraphe : « À la tête de tous ces hommes [ceux de la marine], comme de ceux qui étaient rangés dans l'armée de terre, étaient des chefs indigènes », *ibid.*

Heinrichs paraît erroné, la conception des finalités de l'utilisation du numéraire que, selon le numismate, Alexandre I^{er} aurait fait frappé dès cette époque, tombe d'elle-même. Ou du moins en partie car si ces monnaies ne servaient sans doute pas à payer de fantomatiques ouvriers macédoniens présents sur le chantier du canal creusé au mont Athos, qu'elles servissent peu ou prou à l'effort de guerre macédonien est par principe vraisemblable¹² – et ce bien que, pour le développement intitulé « Excursus : Military pay, not wage », nous avons remarqué que l'auteur n'étaient ses larges considérations ni sur des sources explicites, ni sur un appareil critique qui se serait ici, à défaut, imposé¹³. Signalons enfin que, dans le chapitre « The West : Roads and bridges in Makedonia », la partie intitulée « Unrealistic options : roads round Mr. Olympos and a bypass of the Tempe Valley » aurait sans doute pu être éclairée par les résultats à ce jour publiés du programme « Crossing Olympus: Passages and defense in Perrhaibia » qui avait été conduit, il y plus d'une dizaine d'années déjà, par le Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université de Thessalie¹⁴. Et, en tout cas, par le dixième chapitre du troisième volume de l'œuvre bien connue de W. K. Pritchett, *Studies in ancient greek topography*¹⁵, qui a pourtant échappé à l'auteur. Lequel semble être quelque peu tombé, sur plus d'un point, dans ce travers que dénonçait en son temps déjà É. Will, soit des « ignorances bibliographiques » doublées « d'un goût allègre et irraisonné de l'hypothèse »¹⁶.

T. Howe à quant à lui frayé un chemin nouveau : celui des possibles influences militaires illyriennes sur le *makedonischen Heerwesen*¹⁷. Celles-ci auraient pu être la conséquence du séjour de Philippe, comme otage, à la cour de Bardylis. En 359 avant J.-C., la défaite écrasante

12. Sur les besoins militaires comme raisons sous-jacentes des frappes monétaires, cf. le chapitre « La part des exigences militaires du monnayage grec » de la synthèse magistrale d'Y. GARLAN, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris 1999³, p. 65-69.

13. Apparat critique inexistant mis à part pour la question (n. 41) des profits de guerre comme « substitute of wage » et sur le volume du monnayage athénien entre la fin du VI^e siècle et le milieu du siècle suivant.

14. Y. A. ΠΙΚΟΥΛΑΣ avait été le diffuseur des premiers résultats. Nous connaissons, de ce chercheur, relativement à ce projet, les publications qui suivent : « Οι διαβάσεις της Πίνδου και ο Φίλιππος Β' [Les passages du Pinde et Philippe II] » dans *Ancient Macedonia VII. Macedonia from the Iron Age to the Death of Philip II. Papers read at the Seventh International Symposium held in Thessaloniki, October 14-18, 2002. Αρχαία Μακεδονία VII. Η Μακεδονία από την εποχή του σιδήρου έως το θάνατο του Φιλίππου Β'. Ανακοινώσεις κατά το έβδομο Διεθνές Συμπόσιο Θεσσαλονίκη, 14-18 Οκτωβρίου 2002*, Thessalonique 2007, p. 209-220, cartes ; « Crossing Olympus: Passages and defence in Perrhaibia (2008) [en grec; résumé en anglais] », *Το αρχαιολογικό έργο στη Μακεδονία και Θράκη* 22, 2008, p. 249-254 ; *ibid.* 23, 2009, p. 135-139 (même titre, sans l'année ; en grec avec résumé en anglais) ; *ibid.* 24, 2010, p. 121-125 (même titre, mais avec en sus l'indication de l'année, « 2010 » ; en grec avec résumé en anglais).

15. W. K. PRITCHETT, *Studies in ancient greek topography*, III. *Roads*, Berkeley-Los Angeles-Londres 1980, « Chimney Corner Topography », p. 347-369. Cf. la fig. 15, intitulée « Sketch Map of Military Roads of Olympos Range » qui offre, selon les conclusions du savant américain, une vue d'ensemble des routes possibles autour de l'Olympe. Le dernier volume de cette série, le septième (Amsterdam 1991), possède aussi un chapitre explorant la question des routes autour de l'Olympe : « Livy's route through lower Olympos in 169 B.C. », p. 101-136.

16. Cité par W. K. PRITCHETT, *op. cit.*, p. 349.

17. Pour les relations avec l'Illyrie, voir désormais, de façon plus large, l'article de synthèse de I. ΧΥΔΟΠΟΥΛΟΣ, « Illyria », dans le *LexAM*, *op. cit.*, p. 273-275.

de Perdicas III, tué dans la mêlée, avait été la cause de ce séjour de Philippe, alors enfant ou adolescent – soit de 3 à 13 ans, soit, de 13 à 15 ans seulement, ainsi que le rapportait Howe (p. 101). Comme indiqué par l'auteur (p. 99, n. 4 et 5), la littérature savante ne fait cas que des influences sur la formation du jeune Philippe, attestées, qui furent consécutives au séjour que, après l'Illyrie, le prince fit à Thèbes¹⁸. Mais une défaite écrasante comme celle de 359 n'avait-elle pu elle aussi avoir des influences sur les réformes militaires macédoniennes ? L'auteur s'attachera à répondre par l'affirmative à cette question. Certes, selon un juste principe historique que nous invoquons souvent dans nos travaux consacrés aux questions militaires, « La guerre a toujours pour résultat l'imitation du vainqueur par le vaincu »¹⁹. Mais ce principe se vérifie sans doute en cas d'abaissement prolongé ou bien, *a fortiori*, irrémédiable. Car l'armée macédonienne ne croisa-t-elle pas de nouveau le fer avec Rome, sous Persée, dans une organisation qui suivait les lignes de l'ordonnance hellénistique et non pas, malgré Cynoscéphales, d'après un modèle romain auquel elle ne s'était pas rangée²⁰ ? Plus largement, l'Illyrie étant elle-même sous l'influence grecque (comme l'expose d'ailleurs l'auteur) ne serait-ce pas là une raison pour repousser l'idée d'une inspiration militaire proprement illyrienne ? Nous pensons donc que, pour que le principe historique énoncé par Bouthoul joue à plein, encore faut-il que le vaincu ne baigne pas déjà dans la culture dominante – ou considérée comme telle. Or, au milieu du IV^e siècle avant J.-C., Macédoniens comme Illyriens regardaient du côté de la civilisation grecque, et y compris ces derniers pour la chose militaire, comme le rapportait Howe qui n'avait pas manqué d'indiquer (p. 102) le puissant soutien que Denys l'Ancien leur avait fourni en 385/4 avant J.-C.²¹ Faudrait-il imaginer une influence illyrienne allant quelque peu à rebours et de ces principes et du contexte historique général ? De surcroît, est-elle bien vraisemblable si le réceptacle avait été un enfant ou un tout jeune adolescent ? Pourtant, l'auteur croyait pouvoir l'inférer de l'efficacité tactique mise en œuvre par les capacités interarmes des troupes macédoniennes conduites par Philippe II dès 358 (année de la revanche, déjà, sur les Illyriens) puis par Alexandre, en postulant cette même aptitude chez les Illyriens à partir de l'époque de l'aide militaire syracusaine : « I would suggest that the arrival of the Sicilians and their weapons initiated or at least accelerated this “combined arms” development in Illyrian military strategy » (p. 103). Mais « the Perfection of Combined Arms » des armées macédoniennes (pour reprendre le titre d'une contribution de G. Wrightson sur laquelle Howe faisait fond) ne pouvait-elle tenir tant à la tradition

18. Diod. XVI, 2, §§ 2-3. On remarquera que, dans ce passage, il n'est nullement question de formation militaire (à Thèbes, Philippe fut avant tout instruit, semble-t-il, dans les doctrines pythagoriciennes). Pour Plut., *Vie de Pélopidas*, XXVI, 6, Philippe « n'était alors qu'un enfant qui vivait à Thèbes chez Pamménès » (τότε δὲ παῖς ὄν ἐν Θήβαις παρὰ Παμμένει διαταρῶν εἶχεν). Sur le séjour de Philippe à Thèbes, voir, pour plus de détails, A. AYMARD, « Philippe de Macédoine otage à Thèbes », *REA* 56, 1954, p. 15-30

19. G. BOUTHOU, *Traité de Polémologie. Sociologie des Guerres*, Paris² 1970, p. 406.

20. Ce n'est qu'après de nombreuses et récurrentes défaites face aux légions qu'il semblerait que, bien tardivement, les princes hellénistiques aient songé à s'inspirer de leur vainqueur : cf. N. SEKUNDA, *Hellenistic Infantry Reform in the 160's BC.*, Łódź-Oxford 2001; réimpression Gdańsk 2006.

21. Diod. XV, 15, §§ 2-3.

d'une puissante cavalerie, attestée dès le V^e siècle²², qu'aux exemples et de l'ordonnance de l'infanterie de bataille béotienne des grands capitaines Épaminondas ou Pélopidas et de l'emploi d'une infanterie nouvelle (les peltastes et le modèle iphicratéen)²³? Ce dont, selon la conception traditionnelle, Philippe II, en y apportant son génie propre, opéra la synthèse. En somme, des données plus concrètes que le séjour d'un jeune prince, encore enfant, à la cour de Bardylis, auraient été fort utiles pour appuyer la conception de Howe. Aussi celle-ci reste-t-elle bien théorique²⁴ et, *in fine*, à notre avis, peu convaincante.

Alexandre le Grand passa une bonne partie de sa vie en campagne. Aussi V. Alonso Troncoso et M. Álvarez Rico font-ils judicieusement remarquer, dès l'abord de leur étude, que le grand conquérant vécut plus, pris sous cet angle, comme un roi nomade digne de Tamerlan (p. 114, n. 9) que comme ces souverains habitués des palais comme on se représente, *a priori*, les princes de la civilisation occidentale. Cette remarque rend certes intéressante l'étude du campement royal du plus grand des Argéades, comme de la vie qu'il y mena, ce que les auteurs présentent en ces termes : « Our present research aims to place Alexander's way of life within the framework of the basic space – and mental space – defined by the military camp » (p. 114). Leur article s'appuie sur un très solide appareil critique. Parmi leur riche bibliographie, on relèvera que si, parmi les études fondamentales spécialement invoquées, figurent *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage* d'H. Berve et des « Bradford Welles's insightful words » extraits de son *Alexander and the Hellenistic World*, il manque aux références des auteurs les articles techniques et bien informés de V. Chapot. Publiés il y a plus d'un siècle, ceux-ci restent des sources d'informations solides²⁵ – ce qui, dès lors, font que ce sont eux, et non pas les pages consacrées au campement macédonien du livre récent de D. Karunanithy qui paraissait au moment où les deux auteurs donnaient leur bon à tirer (cf. l'*addendum*, p. 123)²⁶, « a good starting point for any future research about the Macedonian *stratopedon* » (*ibid.*). Alonso Troncoso et Álvarez Rico évoquent en guise d'introduction les installations sommaires et les camps du monde grec avant l'anabase d'Alexandre (p. 115-117). Puis comment un fait particulier, la saisie du matériel du campement royal de Darius (parmi le butin fait à Issos en

22. Thuc. II, 100, § 5.

23. Sur ce sujet, on signalera le recueil *Iphicrates, Peltasts and Lechaemum*, N. V. SEKUNDA, B. BURLIGA édés., Gdańsk 2014.

24. Il existe pourtant des traces matérielles d'une influence illyrienne sur l'armée macédonienne, en l'espèce du côté de l'armement. Sans pouvoir aller ici trop avant sur ce chemin, signalons la monographie de M. VERČIK, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung* [résumé en anglais], Rahden-Westf. 2014, qui avait particulièrement mis en exergue que l'arme courbe grecque, une sorte de sabre dite μάχαριρα ou κοπίς, paraît trouver ces origines entre l'Illyrie, la Thrace et la Macédoine (cf. p. 69).

25. V. CHAPOT, « Tabernaculum », *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., etc. et en général à la vie publique et privées des anciens Grecs 5. T-Z*, Paris 1911, col. 11a-12b ; « Tentorium (Σκηνή) », *ibid.*, col. 116a-119b.

26. D. KARUNANITHY, *The Macedonian War Machine. Neglected aspects of Philip, Alexander and the Successors (359-281 BC)*, Barnsley 2013.

333 avant J.-C., selon l'analyse des sources, cf. p. 118, n. 34) allait faire basculer Alexandre du côté, de ce point de vue également, du monde oriental. C'est là le cœur de leur article (partie intitulée « *Issus and the Achaemenid tent heritage* », p. 117-122). Les deux savants mettent en exergue combien le camp de tentes, au centre duquel trône la tente royale, est un des attributs de la pompe royale orientale – et ce jusqu'à notre époque, les auteurs rappelant, p. 117, les déplacements spectaculaires, de ce point de vue, de feu M. Kaddhafi. Les auteurs explorent ensuite les aspects plus matériels du campement royal macédonien : nature et dispositions des structures amovibles (p. 119-120), place du quartier des femmes (p. 120) et, spécialement, du quartier du souverain qui, à l'instar de celui du Grand Roi, « *constituted a visual and acoustic point of reference for the entire encamped army* » (p. 121). La conséquence de cet héritage achéménide est qu'il « *contributed to changing at least some aspects of the victor's public image, triggering a process of relative and gradual Iranization* » (*ibid.*). *In fine*, on regrettera peut-être que les auteurs de cette solide étude historique ne se soient pas portés plus avant dans le domaine de la philologie et, en l'espèce, qu'ils n'aient pas exploré la polysémie du mot σκηνή : car, par exemple, la βασιλική σκηνή n'était-elle pas autant la tente royale que la scène sur laquelle se produisait le 'spectacle' d'une royauté macédonienne marchant dans les pas du modèle achéménide ?

K. Ruffing tente de dresser le tableau de l'économie macédonienne sous les Argéades. Dans ce but, il appuie sa réflexion sur trois piliers : premièrement, l'examen de la nature du pays ; deuxièmement ses rapports avec la Grèce ; troisièmement, les informations offertes pour le sujet par l'archéologie dont, en premier lieu, les données révélées par l'épigraphie. Après avoir exposé que la Macédoine, comme on le sait, bénéficiait de larges ressources naturelles, minérales comme végétales (dont notamment le bois), ou encore d'élevage (p. 126-127), l'auteur met en relation le potentiel économique intrinsèque du pays avec la colonisation grecque sur ses côtes, preuve, certes, de l'intérêt que les Grecs avaient eu à s'établir au plus proche des richesses locales. Ruffing, dans cette relation, mettait en exergue deux périodes. La première, celle de la prédominance perse jusqu'à l'affaiblissement d'Athènes à la fin de la Guerre du Péloponnèse, était au détriment des Argéades – l'analyse des décrets de Méthone le montrerait ; la seconde, soit à compter du début du IV^e siècle av. J.-C., aurait vu s'opérer un retournement. Ce serait désormais à la Macédoine qu'aurait bénéficié le commerce avec ses voisins du sud, notamment autour de celui du bois de construction. Selon Ruffing, ce furent les succès militaires de Philippe II et les développements politiques qui permirent l'enrichissement, lequel offrit « *the material conditions for Alexander III to wage war against Persia* (p. 132)²⁷

27. Ce schéma d'un développement économique permettant l'augmentation des moyens politiques et militaires lesquels, en retour, offraient de nouveaux outils entraînant d'autres enrichissements, avait été examiné en détail, au sujet des motivations de la politique extérieure lagide, par É. WILL. « Être riches pour être puissants ? Ou être puissants pour être riches ? Ou les deux », s'était-il interrogé dans son *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 avant J.-C.)*. I. *De la mort d'Alexandre aux avènements d'Antiochos III et de Philippe V (Annales de l'Est mémoire n° 30)*, Nancy² 1979, p. 156 – avec réponse à ces questions, au terme d'un long examen, *ibid.* p. 200. Pour les Argéades, ce schéma ne suivit manifestement pas un cours régulier : à la suite d'Arrien, *L'anabase d'Alexandre*,

dont les succès en Asie « changed the economic structures of the Eastern Mediterranean (*ibid.*). La conclusion reprenait, dans ses grandes lignes, la position qui avait été exprimée de longue date par M. Rostovtzeff : si à l'époque hellénistique le cœur de l'économie du monde gréco-macédonien se déplaça vers l'est, la Macédoine resta riche, et pas seulement de ses ressources naturelles – ainsi que les triomphes macédoniens, après les Deuxième et Troisième Guerre de Macédoine, le prouvèrent. Nous indiquerons pour finir que le sujet pourrait sans doute être encore affiné et éclairci par la prise en compte des études de trois savants grecs, dont deux très réputés (Andréadès et Touratsoglou), inconnues de l'auteur²⁸.

III. – LA NATURE DE LA DYNASTIE ARGÉADE ET SA REPRÉSENTATION

En indiquant d'entrée les limites de son investigation du fait du déficit de sources pour le sujet qu'elle s'était donnée, E. Carney a voulu explorer la question de la politique matrimoniale des Argéades²⁹. Elle met tout d'abord en exergue que, par rapport aux Achéménides, la polygamie macédonienne n'était que royale – elle ne s'étendait pas à la noblesse. Cette polygamie était selon l'auteur un moyen d'élargir les lignées royales, notamment par des descendants mâles susceptibles d'occuper des commandements militaires. C'était aussi, et avant tout sans doute, le moyen de nouer des alliances non seulement dans le cadre même

VII, 9, § 6, nous avons rappelé dans notre article « The Regulation Helmet of the Phalanx and the Introduction of the Concept of Uniform in the Macedonian Army at the End of the Reign of Alexander the Great », *Klio* 91/2, 2009, p. 353, n. 54, qu'Alexandre serait parti à l'assaut de l'empire perse alors que les caisses étaient non seulement vides mais qu'encore l'endettement était très important (mille quatre cents talents selon cette source).

28. Dans l'ordre chronologique de leur publication : A. M. ANDRÉADÈS, *Σύστημα Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας* [Système d'Économie Publique Grecque], I: *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας* [Histoire de l'Économie Publique Grecque], A': *Ἀπὸ τῶν ἡρωϊκῶν μέχρι τῶν ἑλληνομακεδονικῶν χρόνων*, B': *Οἱ ἑλληνομακεδονικοὶ χρόνοι* [Des temps héroïques jusqu'à l'époque gréco-macédonienne], Athènes 1928-1930 ; II: *Ἡ Δημοσία Οἰκονομία τοῦ μεγάλου Ἀλεξάνδρου* [L'économie Publique d'Alexandre le Grand], Athènes 1930. I. P. TOURATSOGLOU, *A Contribution to the Economic History of the Kingdom of Ancient Macedonia (6th-3rd century av. J.-C.)* [en grec et en anglais], Athènes 2010 ; I. VASILEIADOU, *Ἡ αγροτική ζωὴ στην αρχαία Πιερία : αρχαιολογικά τεκμήρια*, Thessaloniki 2011 (*non vidi*). NB : Les publications initiales d' A. M. ANDRÉADÈS ont été rééditées, en y réunissant *Ἡ Δημοσία Οἰκονομία Διονυσίου τοῦ Πρεσβυτέρου* [L'économie publique de Denys l'Ancien], Athènes 1931, et *Ἡ Δημοσία Οἰκονομία τῶν Βυζαντινῶν* [L'économie publique des Byzantins], Athènes 1918, avec mise à jour bibliographiques, par les éditions Δημ. Ν. Παπαδήμας en deux volumes (Athènes 1992) : *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας* [Histoire de l'économie publique grecque], Τόμος Α': *Ἀπὸ τῶν ἡρωϊκῶν μέχρι τῶν ἑλληνομακεδονικῶν χρόνων*, πρόλογος τοῦ Ἀκαδημαϊκοῦ Α. Θ. Ἀγγελοπούλου. Δεύτερη ἔκδοση συμπληρωμένη. Εἰσαγωγή καὶ συμπληρωματικὴ βιβλιογραφία Χ. Π. Μπαλόγλου [Tome I. Des temps héroïques aux temps gréco-macédoniens, prologue de l'Académicien A. TH. ANGELOPOULOU. Deuxième édition complétée. Introduction et bibliographie mise à jour de Ch. P. Baloglou]; Τόμος Β': *Ἀπὸ τῶν ἑλληνομακεδονικῶν μέχρι καὶ τῶν βυζαντινῶν χρόνων*. Εἰσαγωγή τοῦ Καθηγητοῦ Σ. Παρ. Σπέντζα. Συμπληρωματικὴ βιβλιογραφία Χ. Π. Μπαλόγλου, Α. Α. Στεφάνη [Tome II. Des temps gréco-macédoniens aux temps byzantins. Introduction du Professeur S. P. Spentza. Bibliographie mise à jour de CH. P. BALOGLOU, A. STÉFANI].

29. La savante américaine a repris le thème dans une contribution pareillement intitulée, « Marriage policy », du *LexAM*, *op. cit.*, p. 331-335.

de la Macédoine (ceci avant comme après Alexandre le Grand) mais aussi internationales (bien que la savante américaine fasse remarquer que les sources soient sur ce dernier point muettes pour la période antérieure au règne de Philippe II) – ce qui, ici, distinguait la dynastie argéade de ses homologues perse ou égyptienne. De façon que, sorte de paradoxe, le plus fameux des Macédoniens lui-même, Alexandre, avait du sang étranger dans les veines. Passant de l'examen des « patterns » à leurs « purposes », on aurait pu s'attendre à ce que l'auteur fit directement fond sur les leçons, au moins dans ses grandes lignes, de l'anthropologie. Si cela ne semble guère être le cas à la considération de sa bibliographie, elle s'interroge, quoi qu'il en soit, s'il y avait là une spécificité argéade. Au-delà des motivations personnelles, qu'elle repousse dans le cas de Philippe II, elle met en exergue, de façon très intéressante, que les mariages paraissaient contractés avant la mise en œuvre de grands projets politiques (p. 144) et peut-être, plus particulièrement, dans le cadre de la résolution d'un conflit (p. 145). Carney aborde ensuite la question du « show » du mariage royal dans le cadre de la dynastie argéade. En la matière, comme dans d'autres³⁰, et bien que les traces archéologiques paraissent absentes, (p. 146, n. 51), l'influence de la cour achéménide se fit sans doute sentir (p. 146). Les mariages argéades durent participer, pour l'auteur, à l'invention de la tradition royale – ce qui se constate pour toute monarchie (références). Enfin, les sources, du moins les sources littéraires, ne permettent pas de se représenter la vie matérielle des reines macédoniennes. Mais celles-ci, tous comme les rois, devaient participer au spectacle de la monarchie³¹, notamment dans le but de renforcer les liens avec la population – tout comme de nos jours, parallèle que tire Carney, la famille royale britannique. Une remarque pour conclure ce bref résumé de cette solide étude : n'aurait-il pas été intéressant d'explorer une possible relation entre ces princesses formées militairement et combattantes qu'évoque l'auteur en faisant fond sur le témoignage du Macédonien Polyen, Kynanè fille de Philippe II et demi-sœur d'Alexandre le Grand et sa fille Eurydice³², avec Athéna Alkidémos, déesse tutélaire de l'armée macédonienne ?

Si, depuis la découverte des tombes royales de Vergina en 1978, les monuments de la Macédoine antique n'ont cessé de sortir de terre, quels sont ceux qui peuvent spécifiquement être attribués aux Argéades ? C'est ce sujet qu'O. Palagia s'attache à éclairer. Elle abordera

30. Cf. l'article de S. PASPALAS relatif à l'ameublement cité dans la bibliographie, p. 150. C'est ici l'occasion de revenir à l'article de J. Heinrichs qui, plus haut, avait mis en exergue la représentation d'un coutelas perse, l'*akinakès*, dans l'iconographie numismatique d'Alexandre I^{er} (p. 84-85 ; où l'on constatera que la fig. 1.1a, à laquelle il renvoie, n'a pas été publiée).

31. Inconnue d'E. Carney, voir la contribution de S. LE BOHEC, « Réflexions sur la place de la femme dans la Macédoine antique » dans *Rois, cités, nécropoles, op. cit.*, p. 187-197, qui, en s'appuyant notamment sur les sources épigraphiques, apporte quelque matière supplémentaire à un sujet où, à défaut, on en serait en effet réduit aux simples hypothèses et autres parallèles (et spécialement aux p. 188-194 pour, en particulier, les reines. Y sont abordés, en résumé, les points suivants : la participation des reines aux cérémonies royales ; leur présence et leur rôle dans les sanctuaires ; leur visibilité iconographique ; leur importance sociale et politique marquée par la création de cités portant leur nom ; leur instruction etc).

32. Polyen VIII, 60, relevé par E. Carney, p. 147, n. 56. Pour suivre à la trace l'histoire de ces deux princesses, signalons N. G. L. HAMMOND, F. W. WALBANK, *A History of Macedonia*, III : 336-167 B.C., Oxford 1988, « General Index », s.v. Cynane, p. 637 et s.v. Eurydice, daughter of Cynane, p. 640.

son examen par le Philippéion d'Olympie. Son analyse cherche à démontrer, après P. Schultz, que les statues qui l'ornaient étaient non pas de bronze et d'ivoire, mais de marbre. Elle en vient ensuite au pavillon de Philippe-Arrhidée et d'Alexandre IV construit dans le sanctuaire des Grands Dieux à Samothrace, en mettant en exergue les liens des Argéades (Philippe II et son fils surtout) avec l'endroit. Ces liens expliquent sans doute l'érection du monument, vraisemblablement achevé avant le meurtre de Philippe III, en 317 av. J.-C. Selon Palagia, cet édifice avait dû être commandé, aux noms des rois, par Polyperchon. Sont ensuite abordés les cas des constructions de Pella (p. 156), du palais d'Aigai (où se constateraient des traces de l'époque de Philippe II, p. 157), des tombes royales de Vergina (où se trouve exposé avec assez de détails, p. 157-160, le problème de l'identité des occupants). S'il manque à l'examen de l'auteur le 'monument aux boucliers' de Dion³³, seuls le Philippéion et l'édifice de Samothrace peuvent assurément être attribués aux Argéades : ces deux uniques monuments, situés hors de Macédoine, peuvent-ils vraiment, comme le suggère pour conclure Palagia, être en matière d'architecture des « sources of inspiration in a quest for a new "Macedonian" visual language » ?

Par leur influence dans les sanctuaires, quel fut le rôle des Argéades sur la transformation de la religion grecque ? Telle est l'ambitieuse question que se propose d'explorer H. Bowden. Après avoir rappelé ce qu'était, dans ses grandes lignes, un sanctuaire, sa fonction et ses activités, l'auteur, à la suite notamment des travaux de de Polignac, indique combien les sanctuaires furent des lieux d'intenses échanges diplomatiques, y compris avec les barbares. Et pour les Grecs, des endroits où furent prises des décisions politiques de première importance (p. 164-166). C'étaient aussi dans les sanctuaires que se tenaient les grandes compétitions athlétiques panhelléniques – l'auteur dresse la liste des participations macédoniennes d'Alexandre I^{er} à Philippe II (p. 166-168). Les oracles étaient également rendus dans les sanctuaires et Bowden (p. 168-170) s'attache donc à présenter ceux qui concernaient les Argéades. Mettant vite de côté les attestations littéraires de consultation d'oracles grecs par des monarques argéades (car il les considère comme « almost entirely unreliable »), son examen des cas concernant Philippe II et son fils le pousse à considérer que ce sont des « formulaic accounts adapted to suit these monarchs » (p. 168). Plus riche d'enseignements sont deux

33. Il n'en reste que la base où alternent cuirasses et *aspides* du type classique (cf. P. O. JUHEL, *Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*, Oxford 2017, p. 216-217). S'il ne peut-être assimilé au monument qu'Alexandre fit ériger en l'honneur des vingt-quatre Compagnons tombés au Granique (car celui-ci le fut *extra muros*, dans le sanctuaire de Zeus, comme le rappelle O. Palagia, p. 151, alors que celui-là, dans les murs, longeait une des rues principales de la ville), il pourrait relever du temps d'Alexandre puisque, selon P. CHRISTODOPOULOU, « Δημόσια οικοδομήματα των πρώιμων ελληνιστικών χρόνων στη Μακεδονία [Bâtiments publics du début de la période hellénistique en Macédoine] », *Ancient Macedonia VI, Papers Read at the Sixth International Symposium Held in Thessaloniki, October 15-19, 1996. Julia Vokotopoulou in memoriam. Αρχαία Μακεδονία. VI, Ανακοινώσεις κατά το έκτο διεθνές συνέδριο. Θεσσαλονίκη, 15-19 οκτωβρίου, 1996. Στη μνήμη της Ιουλίας Βοκοτοπούλου*, Thessalonique 1999, p. 311, sa construction « μπορεί να χρονολογηθεί στο τελευταίο τρίτο του 4ου αι. π.Χ. [peut être datée du dernier tiers du IV^e siècle avant J.-C.] ».

attestations épigraphiques sur lesquelles Bowden s'attarde (p. 169-170) pour conclure que « consulting oracles appears to have been a potential part of the diplomatic procedure ». Le chapitre suivant s'intitule « Sanctuaries and leagues ». Si l'auteur a le mérite de définir clairement les notions sur lesquelles il fera fond (par exemple celle d'amphictyonie par rapport à celle de ligue), on pourra trouver ici quelques longueurs puisque les Argéades ne reviennent sous sa plume qu'après une page d'exemples divers. Il en vient en tout cas à ceux-ci dans le cadre de l'examen de ligue thessalienne, ligue militaire créée sous la houlette de Philippe II en 353 avant J.-C., de la problématique (quant à son objet) amphictyonie delphique, de la 'ligue de Corinthe » enfin, modelée sur « the fifth-century Greek alliance against Persia » (p. 171-174). Les sanctuaires étaient aussi des lieux propres aux « Proclamations and Dedications » (chapitre suivant, p. 174-178). En cette matière, après un exemple tiré de l'histoire du général romain T. Quinctius Flaminus³⁴, Bowden examine les occurrences connues relatives aux Argéades : une statue d'Alexandre I^{er}, le Philippéion qui « should (...) been seen as an example of an Argead king using Olympia as a site for presenting a positive image of himself » (p. 176)³⁵, les cas relatifs au fils de Philippe II enfin, sujet sur lequel il n'y a pas « a great deal of information » – l'auteur a relevé le monument de Dion dédié aux Compagnons morts au Granique, 300 panoplies envoyées à Athènes, la proclamation, enfin, du décret du retour des exilés, aux Jeux Olympiques de 324 avant J.-C. C'est dans sa conclusion que Bowden, après un parallèle avec le syncrétisme religieux séleucide, esquisse une réponse à la question posée à l'abord de son étude : sans doute les Argéades, par l'emprise que leur donnèrent sur le monde grec leurs succès diplomatiques et militaires, opérèrent-ils quelque changement dans la religion grecque – comme le montre l'apparition du « ruler cult ». Mais la Macédoine, étant en lien avec le monde grec depuis l'époque archaïque (pour l'auteur, même, « Macedonia had been part of the Greek world since at least the sixth century », p. 180), les sanctuaires grecs furent plutôt des lieux de rencontre « that enhanced understanding » (p. 181) entre deux espaces culturels manifestement de plus en plus proches. En somme, et bien que l'auteur n'aille pas jusqu'à trancher franchement³⁶, ce ne furent pas sans doute pas les Argéades qui apportèrent leur pierre, directement, aux évolutions de la religion grecque. Mais bien plutôt, selon l'idée reçue et qui à notre sens coule de source, les grandes mutations consécutives à la rencontre de l'Orient et de l'Occident consécutives de la conquête d'Alexandre, propres aux temps hellénistiques.

34. H. Bowden n'aurait-il dû, ici aussi, en résumer la portée pour se porter au cœur de son sujet ?

35. Amusant et intéressant parallèle avec les fonctions ou autres finalités des musées de figures de cire du genre du Musée Grévin.

36. « While the "Middle Ground" might offer a way to explain some aspects of religious change in Greece in the period following Alexander's death, there are difficulties with this interpretation », p. 180 – c'est-à-dire que les quelques innovations ou caractéristiques propres au rôle des Argéades, que l'on décèle (par exemple avec le Philippéion d'Olympie), furent déterminantes dans l'évolution de la religion grecque vers ses formes spécifiquement hellénistiques.

Dans « The Symbolic Capital of the Argeads », S. Müller reprend et développe un sujet sur lequel elle s'était déjà peu d'années auparavant penchée³⁷. Prenant comme socle le concept bourdieusien de 'capital symbolique', l'objet de sa contribution est d'étudier comment les Argéades firent consensus ce qui, dès lors, leur offrit leur légitimité. Les fondements de ce prestige furent évidemment les succès militaires, puisqu'en règle générale les victoires sur le champ de bataille légitiment le pouvoir³⁸. Par une politique de redistribution des avantages acquis par la conquête qui relevait, de fait, de liens de types féodaux³⁹, cette légitimité assurait son propre renforcement – l'auteur aurait pu porter un pas plus loin ses réflexions et faire remarquer que la conséquence de ce modèle était l'impérialisme : « "Conquer or perish" is a motto that guided monarchs long before the beginning of the Hellenistic Age »⁴⁰. Ces bases bien concrètes étant, dirons-nous, posées, l'auteur développe l'idée que, dès lors, la dynastie avait besoin de construire son mythe fondateur : c'est là l'objet du chapitre suivant, « The requirement of Argead rule according to the dynastic founding myth ». « Legitimizing the present by the (constructed) past » : selon ce principe politique intemporel, Müller éclaire les prétendues origines argiennes de la dynastie, puis la puissance tutélaire de Zeus sous laquelle, rien de moins, les Argéades prétendaient être placés ; ou encore les mythes les mettant en relation privilégiée avec Dionysos ou Midas⁴¹. L'auteur explore plus particulièrement les mythes qui favorisaient les prétentions argéades sur la Haute Macédoine. Ils visaient évidemment à s'opposer à celles des dynastes locaux (p. 187-188). La tragédie perdue d'Euripide, *Archélaos*, avait pu s'inscrire dans ce cadre de processus de légitimité et avoir été, dès lors, une œuvre de commande puisque le fondateur y est présenté sous la lumière la plus favorable – l'auteur renvoyait elle-même à la contribution de F. Pownall que nous aborderons plus bas. Les mythes fondateurs durent évoluer avec le temps. Ce fut manifestement le cas au IV^e siècle avant J.-

37. S. MÜLLER, « Das symbolitische Kapital von Argeadinnen und Frauen der Diadochen » dans C. KUNST éd., *Matronage. Soziale Netzwerke von Heerscherfrauen im Altertum in diachroner Perspektive*, Osnabrück 2013, p. 31-42.

38. Comme le fait en exergue A. CHANIOTIS, *War in the Hellenistic World*, Malden-Oxford-Carlton 2005, en plusieurs endroits de son pénétrant ouvrage (qui ne figure pas dans la bibliographie de S. Müller et qui pourra toujours venir s'ajouter aux références qu'elle invoquait p. 184, n. 4). Comme par exemple au début de son chapitre « The Interactive King : War and the Ideology of Hellenistic Monarchy » : les rois hellénistiques, Alexandre inclus, « did not acquire the title of "king" on the basis of dynastic legitimacy (...) but on the basis of their success in wars », A. CHANIOTIS, *op. cit.*, p. 57. Concrètement, les « critical conditions caused by wars required political leadership », *ibid.*, p. 31.

39. « the reciprocal policy of gift-giving serve to establish dependencies between the dynasty and its political friends, representatives of the leading circles, and other social group », p. 184. Ces dotations, comme l'indique S. Müller, s'incarnaient avant tout dans les diverses *dorea*.

40. A. CHANIOTIS, *op. cit.*, p. 58, avec référence à J. A. S. EVANS, *Herodotus, Explorer of the Past*, Princeton 1991.

41. Indiquons que Midas reliant la dynastie à la Phrygie, voilà qui fait immanquablement penser, bien que l'auteur ne se soit pas porté sur cette voie, aux possibles relations de la langue macédonienne avec le phrygien : cf., pour s'enquérir sur ce point et sur un débat ouvert depuis le livre d'O. HOFFMANN, *Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum*, Göttingen 1906 ; J. ENGELS, « Macedonians and Greeks » dans *A Companion to Ancient Macedonia*, ed. by J. ROISMAN, I. WORTHINGTON, Malden-Oxford-Chichester 2010, p. 93, n. 35.

C. et spécifiquement à l'époque de Philippe II, comme le suggère la dissertation doctorale de G. Mallios sur laquelle Müller s'appuie⁴², le rôle en la matière de Philippe II ayant été important sans doute. Tout comme avec les mythes, les besoins de la domination argéade se manifestent très visiblement dans l'iconographie monétaire. Héraklès et Zeus y sont ainsi, selon l'adjectif utilisé par l'auteur, « proeminent ». On y décèle le symbole du berger et aussi du chef militaire (dans l'iconographie d'Alexander I^{er} à cheval, portant pétase et maniant la lance couchée). Dans le chapitre suivant, « Argead succession », Müller développe des points de vue qui enrichiront, à rebours, la lecture de la contribution précédente. Est effet mis en exergue le « female Argead's symbolic capital » : c'est-à-dire le prestige familial féminin, son influence à la cour, sa capacité de donner naissance à un héritier, le statut du mari, et enfin son rôle politique, comme par exemple pour l'une des femmes d'Amyntas III, prénommée Eurydice, dont l'influence peut être inférée car tous ses fils devinrent rois. Dans une conclusion ramassée, l'auteur indique ce qu'étaient, selon elle, les sept attributs du « symbolic capital of the male Argead ». En bref : le prestige paternel et le prestige maternel, son image publique, ses capacités militaires, politiques ou diplomatiques, le soutien des factions de la cour macédonienne. On signalera enfin que ce solide article s'appuie sur une des plus riches bibliographies de ce recueil – elle compte presque quatre pages.

Si la contribution de Müller éclairera celle de Howe, la suivante, celle d'E. Koulakiotis, « The Hellenic Impact on Ancient Macedonia: Conceptualizing Origin and Authority », jettera à son tour de la lumière sur la précédente. En effet, son but est « to examine the way in which the Macedonian society perceives its origin through a system of mythological representations, and furthermore the means that the 'ruling class' uses in order to legitimate and consolidate its authority » (p. 200) : c'est là reprendre largement la question du « Symbolic Capital » explorée par sa collègue allemande, mais par d'autres biais. La question des « 1. Constitutive myths and imagination » constitue une sorte d'introduction (p. 199-201). L'auteur, invoquant l'autorité d'un savant qui a beaucoup milité en ce sens, M. B. Hatzpoulos (p. 200, n. 12), pose par principe que la Macédoine faisait partie du monde grec dès le V^e siècle. Pourtant, quant à cette arrière-plan ainsi posé, l'auteur n'a pas manqué d'indiquer que la Macédoine était, dans la période classique, autant sous les influences des colonies grecques, que de leurs voisins thraces ou illyriens, et non moins de la puissante Perse. Mais si, pour la période antérieure, « our image of Macedonia before the 5th c. B. C. remains still a desideratum », l'archéologie, si active dans cette région des Balkans depuis quarante ans comme nous l'avons rappelé plus haut, n'apporterait-elle pas désormais de grands éclaircissements ? En tout cas, dans le chapitre à la suite, « 2. Territory, Genealogy and Temporality », Koulakiotis met tout d'abord en exergue que ce que l'on pourrait considérer comme une conception propre à la royauté hellénistique se trouve exprimé en toutes lettres chez Isocrate : « A land is handed over kinship, donation or conquest » (p. 202). Quant à la généalogie, voire à sa

42. G. MALLIOS, *Μύθος και Ιστορία. Η περίπτωση της Αρχαίας Μακεδονίας* [Mythe et histoire. Le cas de la Macédoine antique], Diss. phil. de l'Université Aristote de Thessalonique 2011. Accessible en ligne sous l'adresse suivante : <http://hdl.handle.net/10442/hedi/26955>

pure et simple invention, l'auteur dégage qu'il s'agit là d'un moyen ordinaire de légitimité. Héraclès, ici, à un rôle absolument majeur et le savant grec y consacra plus bas de longs développements. Cette figure mythologique insérait, de fait, les élites macédoniennes dans une 'internationale aristocratique' l'incluant évidemment au monde grec. Dans le chapitre suivant, « 3. Community, Identity and Economy », Koulakiotis montre que, comme pour bien des peuples des rives de la Méditerranée, la relation au thème de la Guerre de Troie participa aussi de la légitimité des maîtres de la Macédoine. On retrouve alors Héraclès, le premier qui aurait assiégé Troie et qui, de retour en Grèce du Nord, mit fin aux injustices locales : dans leur quête de légitimité, les Argéades ne pouvaient que se revendiquer d'un tel héros. En somme, selon l'auteur, l'ensemble de ces mythes forme le fond symbolique du 'Great Game' joué entre les Grecs (auxquels donc les élites argéades sont affiliées) et les populations des confins de l'hellénisme. Le début de la partie « Political Authority and the Vocabulary of Kinship » présente l'évolution des mythes relatifs à la dynastie. Elle refléterait peut-être, en fait, une évolution de celle-ci – en l'espèce vers un modèle plus monarchique. C'est sous cette lumière qu'est réexaminé le cas d'Héraclès. Revu sous l'angle de sa bâtardise, le héros aurait pu servir à légitimer « the invention of new, mainly male children » (p. 207). Ce développement se conclut sur une affirmation qui prend le contre-pied de ce que, nous l'avons mis en exergue ci-dessus, puisque S. Müller avait affirmé sur le même sujet que dans les dynasties hellénistiques ce qui « mattered was the continuity of the royal oikos » (p. 207 – et ce bien que Koulakiotis s'appuie pourtant là sur un travail de la savante allemande elle-même, *ibid.*, n. 44). Quoi qu'il en soit Héraclès était certes, ce qui est primordial, « the ultimate father line » (p. 208). L'auteur s'attardera ainsi sur la figure d'Héraclès *patroos* (références aux leçons de la numismatique) pour s'arrêter *in fine* sur celle d'Héraclès Kynagidas, « the hunter », lié spécialement à la maison royale et à l'éducation des classes supérieures (références p. 209, n. 61). « In sum », conclura l'auteur, « the broader Greek world offered to the Macedonians and in particular to their royal families the appropriate framework in which to shape their most important political and social institutions, like monarchy » (p. 209) – mais sans avoir manqué d'indiquer, un peu plus haut, que les Macédoniens avaient apporté leur propre touche à des conceptions si ce n'est étrangères (puisque l'auteur rattache sans ambages le monde macédonien au monde grec), mais du moins, vues de Macédoine, allochtones.

Dans « The Role of Greek Literature at the Argead Court », F. Pownall cherche à « identify some general trends » sur la façon dont les Argéades privilégièrent certains aspects de la littérature grecque. D'Alexandre I^{er} qui commanda Pindare pour un panégyrique (p. 216) à Alexandre dont on sait qu'il prescrivit à Harpale de lui fournir des livres pour sa bibliothèque de voyage lors de l'expédition asiatique (en l'espèce une *Histoire de Denys I^{er}* et les tragédies d'Eschyle, Sophocle et Euripide, cf. p. 224), en passant par la tragédie *Archélaos* commandée par le roi homonyme à Euripide et sur laquelle, après S. Müller, Pownall se penche également (p. 220-221) ou, encore, en insistant sur la place du théâtre à la cour de Philippe II (p. 222-223), l'auteur relève systématiquement les occurrences de la vie littéraire d'origine

grecque à la cour de Macédoine.⁴³ Ce vaste recensement l'amène à des déductions dans un sens obviés : l'aristocratie macédonienne avait un penchant avéré pour une culture élitiste. « The Argeads kings », pénétrés notamment par la tragédie, « were actively seeking fresh ideas from superstars in the world of Greek culture to achieve their aim of winning recognition both at home and abroad » (p. 226). Devra-t-on néanmoins croire, comme le pousserait cette citation, à une véritable politique culturelle, réfléchie, des souverains argéades ? Et imaginer quelque chose qui serait au-delà du plus visible, et même du spectaculaire au sens des études sémiotiques⁴⁴, prestige ? En tout cas, sur ce terreau nourri par la culture grecque, Pownall achevait son essai en mettant en exergue, en Macédoine, la naissance d'une « splendidly distinctive regional variation » (p. 226). Si celle-ci est désormais, après 40 ans de découvertes archéologiques, très évidente dans le domaine de l'architecture et des beaux-arts, on aurait aimé que l'auteur appuie cette pétition de principe par quelque référence concrètes à, notamment, une école littéraire purement macédonienne – car il semblerait plutôt, au contraire, qu'il soit bien difficile d'en discerner une⁴⁵.

IV. – L'IMAGE DES ARGÉADES : ENTRE LITTÉRATURE ET PROPAGANDE POLITIQUE

La dernière partie du recueil est ouverte par J. Roisman. Avec « Macedonian Body Language in the Attic Orators », l'essai de l'auteur américain « deals with the body and body language of Philip II and the Macedonian as depicted in the Attic orators ». Ce sera en premier lieu l'image de Philippe offerte par Démosthène qui sera décortiquée. Elle est évidemment, du fait de la position anti-macédonienne de l'orateur, défavorable. Néanmoins Roisman a su mettre en exergue les limites de cette critique. Les blessures du roi, spécialement, vis-à-vis des vertus militaires antiques en générale et de l'ἀρετή grecque en particulier, ne pouvaient être dénigrées par l'orateur. Pour conclure, pas plus dans l'Athènes classique qu'en Macédoine ou

43. Mais Homère manque à ce recensement. Signalons donc, au sein du *LexAM*, *op. cit.*, p. 272, l'entrée d'E. KOULAKIOTIS, « *Ilias*, impact on Makedonia ».

44. Cf. l'article de G. M. TORE, « Pour une sémiologie générale du spectaculaire : définitions et questions », *Actes sémiotiques* 114, 2011, accessible en ligne à l'adresse suivante : epublications.unilim.fr/revues/as/1914#ftn1

45. « [T]he Macedonians are among the silent people of the ancient Mediterranean basin. Almost everything we know about them derives from the written accounts of others » écrivait à l'abord de son étude P. J. RHODES, « The Literary and Epigraphic Evidence to the Roman Conquest » dans J. ROISMAN, I. WORTHINGTON eds., *A Companion to Ancient Macedonia*, Malden-Oxford-Chichester 2010, p. 23. De fait, parmi son relevé des sources littéraires d'auteurs macédoniens, on ne trouvera guère (*ibid.*) que les mentions d'un Marsyas de Pella ou d'un texte totalement perdu d'Antipater relatif à la guerre soutenue par Perdicas III contre les Illyriens. Mais on pourrait aussi songer, en outre, aux Mémoires de Ptolémée, sur lesquels Arrien fit fond pour son *Anabase d'Alexandre*. Ou bien à un certain Euphante d'Olynthe mentionné par Diog. Laer., II (au sein de la partie consacré à Euclide de Mégare), qui écrivit l'histoire de son époque ou des tragédies, et qui fut le maître d'Antigone le Borgne ; et enfin à cet historien nommé Straton, peut-être macédonien puisque chroniqueur des rois Philippe V et Persée (*ibid.*, V, au sein de la partie consacré à Aristote). Au vu de la bibliographie de P. J. RHODES, et à notre connaissance, il ne paraît pas exister d'étude qui aurait fourni le catalogue complet des écrivains antiques originaires de Macédoine.

de nos jours dans un monde envahi de représentations figurées, l'image du corps ne le révèle tel quel : car elle est toujours, cette étude l'a vérifié, modelée selon les intentions de ceux qui la livrent. Ainsi la « versatility of the Athenian rhetoric of the body in relation to Philip » (p. 237) est-elle particulièrement évidente si l'on confronte les discours de Démosthène à ceux d'Eschine (p. 236) ou d'Isocrate (p. 238).

La contribution de G. Squillace, « Ghosts from the Past. The Memory of Alexander I of Macedonia and its Propagandistic Use During the Reign of Philip II », examine par le menu les agents de la propagande de Philippe II. L'auteur met d'abord en relief comment le neveu de Platon, Speusippe, stipendié par Philippe II, avait revu l'œuvre d'Alexandre I^{er} au prix d'une « historical manipulation » (p. 244) tout à l'avantage des objectifs politiques de son lointain successeur. Théopompe glorifia non moins le grand homme de la Macédoine du IV^e siècle en cherchant à montrer qu'Athènes avait déformé, à son avantage, l'histoire des Guerres Médiques (p. 245). Anaximène de Lampsaque, enfin, « one of the most trustworthy adviser of Philip (and later of Alexandre) » (p. 246), auquel Squillace, à la suite d'autres savants, croit qu'il faut attribuer la lettre n° 12 du *Corpus Demosthenicum*, aurait, parmi les nombreux griefs du roi de Macédoine envers Athènes, justifié la conquête d'Amphipolis par son mentor en utilisant « an argument forged by Antipater of Magnesia » (p. 246) – soit qu'Alexandre I^{er} aurait été le premier à en occuper le territoire et à s'attirer la bienveillance des dieux en faisant ériger, à Delphes, une statue en or. Dans sa conclusion, Squillace donne de judicieux schémas montrant que, à partir des *Histoires* d'Hérodote au sein desquelles Alexandre I^{er} peut être considéré soit sous l'angle du médisme, soit, à l'opposé, du philhellénisme, des traditions diverses se développèrent, d'un côté comme de l'autre (tableau de la p. 247). Ou encore que la propagande de Philippe II fit fond sur une révision du philhellénisme d'Alexandre I^{er} tel que présenté dans la tradition historique hérodotéenne (figure de la p. 46). Ainsi, conclura l'auteur, par un renversement des rôles historiques tels que conçus jusqu'alors, Anaximène, ayant purgé de son médisme Alexandre I^{er}, pouvait en faire un modèle pour un Philippe II désormais champion du monde grec face à une Athènes qui s'était non seulement, du temps des Guerres Médiques, donnée le plus beau rôle mais qui, désormais, en appelait à la Perse pour contrecarrer Philippe⁴⁶. Et donc, par ce renversement, en venait à trahir la Grèce elle-même.

L'article de R. Bichler, « Philip II and the Scythians in the Light of Alexander Historiography » examine méticuleusement l'expédition militaire de Philippe II en Scythie en 339 av. J.-C. Sur ce sujet, il n'existe qu'une source proprement dite, évidemment indirecte : Justin, IX, 1, § 8 à 3, § 3. Du point de vue historique, l'indication que le futur Alexandre le Grand, qui n'était alors qu'un jeune prince (il n'avait que seize ans), était resté seul en Macédoine comme régent et « keeper of the royal seal » nous a frappé – car nous avons touché à cette question⁴⁷. Au-delà de ce détail, *testis unus, testis nullus* ? Car pour ce point-ci comme

46. G. Squillace a rappelé l'existence d'une ambassade athénienne auprès du Grand Roi pour le pousser à la guerre contre la Macédoine (références p. 245, n. 52).

47. En somme de garde des sceaux : sur cette fonction, dont on possède une attestation épigraphique pour les Attalides, cf. P. O. JUHEL, « {Ο ἐπί + substantif au génitif}, titre des fonctionnaires de l'administration hellénistique

pour l'ensemble du témoignage du compilateur, Bichler ne peut que s'interroger sur la valeur historique des informations transmises par Justin seul (p. 256). Rapportant ainsi le scepticisme complet de Bloedow (p. 257), il décortique le texte latin en tentant de l'éclairer par les rares autres sources ayant touché au sujet. Ce qui le pousse dans la tradition de la *Quellenforschung*. Et même, oserons-nous dire, de la *Quellenforschung* des *Quellen* quand on lit sous sa plume de l'auteur : « I believe that the author of the source text which Trogius is working from shaped his narrative in full awareness of the effect » – c'est-à-dire de noircir Philippe. Mais évidemment, toute interprétation provenant d'un abrégé (le texte de Justin) d'une œuvre grande œuvre de synthèse perdue (celle de Trogius-Pompée) dont les sources nous sont par définition inconnues ne peut qu'être hautement hypothétique et sans portée historique concrète. Mais l'exposé de Bichler dépasse le champ de l'histoire *stricto sensu* puisque son analyse relève non moins de l'histoire littéraire. Par exemple, et bien qu'un passage de l'*Histoires philippiques* de Théopompe puisse être la source de Trogius-Pompée, Bichler considère que celle-ci était plus littéraire qu'historique⁴⁸, tout en ne tranchant pas la question, faisant remarquer (p. 267) les troublantes similitudes entre les formes du récit de Justin relatif à l'expédition de Philippe contre les Scythes et les descriptions de Quinte-Curce et d'Arrien des combats que son fils mena également contre eux, sur les rives de l'Iaxarte (l'actuel Syr-Daria, confondu avec le Don, l'antique Tanaïs par ces deux derniers historiens). D'une façon plus large, l'intérêt de cette analyse est le voyage constant entre le champ purement historique et l'aspect littéraire d'un récit de genre historique. C'est là aussi toute la difficulté de l'exercice, car il nous semblé, sauf erreur de notre part, que l'auteur n'a pas clairement mis en relief ces deux niveaux d'analyse – dont en tout cas la frontière est évidemment extrêmement floue pour le sujet dont Bichler s'occupe, puisque les sources qui permettraient, par recoupement, de mettre à part les faits historiques des effets littéraires, manquent. Quoi qu'il en soit, s'appuyant sur une grande maîtrise de la bibliographie sur le sujet, l'auteur a livré une analyse foisonnante d'un passage de Justin que, après lui et sauf apparition de quelques nouvelles données, il sera difficile de dépasser.

Grande spécialiste des diadoques, F. Landucci se penche sur la relation de l'un de ceux-ci avec les Argéades. Avec une contribution intitulée « Cassander and the Argeads », la savante italienne examine avec moult détails l'histoire d'un Cassandre non moins connu pour avoir été un des importants rois de la Macédoine hellénistique que parce qu'il contribua activement à l'élimination de la scène historique de la plus fameuse dynastie royale macédonienne. L'étude passe tout d'abord en revue ce que les sources nous font connaître des rapports directs entre Cassandre, qui serait né au plus tard en 353 avant J.-C. (selon l'analyse d'un passage d'Athénée, cf. p. 269), et Alexandre. Rejetant avec la presque totalité des spécialistes (p. 269) la présence

en général et des hauts fonctionnaires royaux de la Macédoine antigonide en particulier », *Tyche* 24, 2009, p. 75, avec références.

48. Cf. p. 258, n. 43 et 44 (selon les travaux de J. GARDINER-GARDEN).

à l'armée royale du fils d'Antipater⁴⁹, Cassandre, selon l'auteur, serait plus vraisemblablement resté en Macédoine auprès de son père, instauré régent du royaume lors de l'expédition asiatique, jusqu'en 324 avant J.-C. Ce ne serait qu'à ce moment seulement que, pour se justifier d'accusations de trahison perpétrées par la mère d'Alexandre Olympias, Antipater l'aurait envoyé, avec un autre de ses frères, auprès du roi alors revenu à Babylone. C'est dans un contexte de soupçons pesant sur les Antipatrides qu'Alexandre mourut. Fut-il empoisonné comme le prétend une partie de nos sources ? Ce qui, dans ce cas, aurait probablement été le fait des fils d'Antipater. Landucci expose en détail deux traditions sur ce point divergentes : l'une, que l'on trouve chez Quinte-Curce et Justin, penche pour des rumeurs qui avaient un fond de vérité – mais qui furent étouffées par les successeurs ; l'autre, celle suivie par Plutarque et Arrien, rejetant l'hypothèse de l'empoisonnement. En tout cas, le contexte historiographique baignait dans les bouleversements politiques qui firent suite à la mort du conquérant et qui étaient évidemment propices à bien des manipulations. L'opposition à Cassandre forma ainsi la matrice d'une propagande et d'une historiographie à charge développées, en premier lieu, sous les auspices d'Olympias, – ceci jusqu'à la mort violente de la vieille reine en 316 avant J.-C. Puis, ultérieurement, par Antigone le Borgne. Ainsi s'explique, selon l'analyse de la savante italienne, ces deux traditions divergentes : ici les historiens s'étant inspirés des sources 'officielles' et des plus directes de l'histoire d'Alexandre, comme les *Éphémérides* royaux ou les Mémoires de Ptolémée, rejetant la thèse de l'empoisonnement (Plutarque et Arrien) ; là ceux ayant suivi les accusations anti-cassandrides proférées par Olympias puis par les Antigonides. L'exposé de Diodore, sur lequel Landucci s'arrête (p. 272-273), se trouve-t-il de ce côté-ci ? Car il s'inscrit dans le contexte des griefs formulés par Antigone, à Tyr, en 315 avant J.-C. Cette 'légende noire' se retrouve même dans la *Vie d'Alexandre* de Plutarque où l'auteur décèle l'influence de Hiéronyme de Cardia (p. 274). En tout cas, toutes les sources à notre disposition attribuent l'assassinat des deux descendants mâles d'Alexandre, Alexandre IV et Héraclès (fils du roi et de Barsiné) à Cassandre. Ces crimes politiques firent le jeu de ses adversaires, dont en premier lieu les Antigonides, – auxquels Landucci attribue la mise en œuvre d'une véritable *damnatio memoriae*. Auprès de l'armée macédonienne, ces assassinats sacrilèges justifiaient notamment l'élimination physique du fils et ultime successeur de Cassandre (un Alexandre, que Démétrios Poliorkète fit cyniquement tuer ; cf. p. 276-277).

La dernière contribution, celle de S. R. Asirvatham, « The Argeads and the Second Sophistic », ⁵⁰ se penche sur la relation entre cette école et la dynastie macédonienne. Le premier chapitre, « 'Defining' the Second Sophistic for the Argeads », pose les fondements du sujet. Les bases de la Seconde Sophistique furent posées par Philostrate (c. 170-240 après J.-C.). L'objet était de lier l'époque de Trajan avec celle d'Isocrate en remettant au goût du jour l'art déclamatoire, le style attique, l'érudition. Ce retour à un certain passé littéraire et à sa langue

49. Selon Diod. XVII, 17, § 4. Nous ferons en tout cas remarquer que les manuscrits ne sont pas là corrompus. Cf. P. GOUKOWSKY éd., Diod., *Bibliothèque historique, Livre XVIII*, Paris 1978, p. 28.

50. L'auteur a ultérieurement présenté ce thème, de façon synthétique, au sein du *LexAM, op. cit.*, p. 467-468 (« Second Sophistic »).

s'inscrivait dans l'importance, dans cette école, du rôle de l'éducation. Sous son deuxième titre de chapitre, « What Texts? What Argeads? » (p. 282-283), Asirvatham, après avoir livré le nom des auteurs de la Seconde Sophistique qui touchèrent à l'histoire de Philippe II ou d'Alexandre, compare la liste des rois macédoniens avec celle qui apparaît chez les écrivains de la Seconde Sophistique. Elle dresse deux constats essentiels : d'une part on n'y trouve aucun roi nouveau ; de l'autre c'est le nom d'Alexandre, qui, on s'en doute, est de loin le plus majoritaire – l'auteur a relevé plus de mille occurrences. Dans sa troisième partie, « The Argead Name: New, and Negative in the Roman Period? » (p. 283-286), Asirvatham indique que c'est à l'époque hellénistique que surgit le nom d'Argéade. Auparavant, on ne parle que de Téménides – que l'on retrouve du temps de la Seconde Sophistique. « It is not clear », écrit-elle, « when and why the Argead name first time arose » (p. 284). Il est en tout cas intensivement utilisé par Plutarque, Pausanias ou Appien. « Our extant Hellenistic references does not connect the Argeads to Greece at all » souligne l'auteur (*ibid.*). Ce qui conduit à formuler une hypothèse des plus intéressantes : le nom d'Argéade a pu être tardivement forgé pour rattacher la famille royale macédonienne à la Grèce, – tout comme Hérodote et Thucydide la rattachaient à Téménos, originaire d'Argos. Asirvatham examine ensuite plus en détail le traitement réservé aux Argéades par Plutarque, Pausanias ou Appien, concluant que le label « argéade » fut toujours utilisé positivement – et même fièrement dans le cas d'un Appien qui mettait en avant ses origines alexandrines. Cette partie s'achève (p. 285-286) par l'examen de la relation, chez les auteurs de la Seconde Sophistique, des rapports du nom d'Argéade à Philippe ou à Alexandre en mettant en exergue, notamment, que ce dernier y est, de façon quelque peu surprenante, rarement associé. Dans son chapitre suivant, « The Founding Fathers – And the Original Philhellene Alexander I – Lose Ground » (p. 286-289), l'auteur passe en revue les rois macédoniens fondateurs mentionnés dans les sources classiques et hellénistiques qui apparaissent aussi chez ces écrivains de la Seconde Sophistique : Caranos (qui au temps de Trogue-Pompée, pour une raison qui demeure cachée, remplace Perdicas dans la généalogie argéade), Argaios II, Alcétas I^{er}, Alexander I^{er}. Le cinquième chapitre (p. 289-292) aborde l'image des rois suivants que nous donnent les textes de la Seconde Sophistique – c'est-à-dire d'Alexandre I^{er} à Alexandre IV. Nous avons remarqué l'analyse particulièrement pertinente de la figure de Philippe-Arrhidée, roi qui, « at the crossroads of history » (p. 291), pour les « ideological patterns found in the Second Sophistic » (*ibid.*)⁵¹, ne pouvait être favorisé par le destin. Nous soulignerons que, comme pour la partie précédente, l'examen minutieux effectué par Asirvatham sera toujours très utile pour tout historien qui, pour tel ou tel propos, aura à puiser à telle ou telle source relevant de la Seconde Sophistique – ce qui permettra de la remettre dans son contexte historique au sens large. Le dernier chapitre « Archelaus and Perdicas III: Exceptional roles for some lesser Philhellenes » se penche sur le cas de ces deux rois qui ont particulièrement intéressé la Seconde Sophistique du fait de leur philhellénisme. S'appuyant ici comme plus haut sur des sources minutieusement scrutées, l'auteur expose comment ces

51. Ici, en l'espèce, que Philippe-Arrhidée fut la victime expiatoire du mal causé par son père

figures viennent s'inscrire dans les débats de l'école de Philostrate, pour la philosophie en général et le platonisme en particulier. Elle dégage notamment que, pour Dion Chrysostome, Archélaos était digne d'être comparé à Alexandre. Asirvatham conclura que les Argéades en tant que tels n'ont pas « much status among Roman Greek writers » (p. 294) et que l'importance de figures majeures comme Philippe ou Alexandre tient moins, manifestement, au fait qu'ils étaient Argéades (sauf dans le cas d'Arrien) qu'à leurs hauts faits qui pouvaient servir les « ideological purposes » (*ibid.*) des ambitions éducatives de la Seconde Sophistique⁵².

CONCLUSIONS, CONCLUSION

R. Stoneman, « Concluding Remarks », rassemble non les conclusions du recueil publié, mais celles du congrès d'Innsbruck. La légèreté du travail éditorial ne peut ici qu'être constatée avec la publication, telle quelle, d'un texte évidemment antérieur à l'édition du volume – puisque Stoneman fait allusion à plusieurs communications qui n'ont pas été publiées⁵³. Quoi qu'il en soit, celui-ci offre en ces pages un résumé de l'ensemble des articles et autres essais, en les regroupant sous les grands thèmes sous lesquels ils furent présentés oralement : « Mythologie and Religion », « Theatricality », « Kingly Style », « Warfare », « Realien ». *In fine*, avec un humour tout britannique où perce néanmoins quelque complexe de supériorité, l'auteur se plaît à mettre en exergue l'anglomanie effective de cette réunion scientifique d'Innsbruck qui, bien qu'internationale, fut entièrement délivrée en l'anglais.

Cet aspect nous mène à nos propres conclusions. Sur cette question-ci, sans doute l'état du monde fait que cette langue, la première langue étrangère connue et apprise, facilite-t-elle l'établissement de la communication. Mais la science historique gagne-t-elle à voir les savants des trois autres grandes traditions (française, germanique, italienne) à publier systématiquement, comme ici, dans une langue autre ? Outre les efforts et le travail supplémentaire, souvent énorme, que cela leur demande dans la plupart des cas (ce qui de fait place ces derniers en position d'infériorité dans un monde où la quantité tient lieu de qualité – 'Publish or perish'), le

52. Une année après la publication de *The History of the Argeads. New Perspectives*, la quatrième partie de ce recueil a trouvé un écho plus développé avec le *Brill's Companion to the reception of Alexander the Great*, K. R. MOORE ed., Leiden-Boston 2018. Deux chapitres y rappellent spécialement deux des contributions de notre recueil. On pourra ainsi confronter à celle de J. Roisman celui d'E. KOULAKIOTIS, « Chapter 2 Attic Orators on Alexander the Great », p. 41-71 ; et à celle de R. Bichler, de façon plus large, celui de S. MÜLLER, *ibid.*, « Chapter 3 The Reception of Alexander's Father Philip II of Macedon », p. 72-95.

53. En l'espèce, le « very rich paper » de R. Rollinger relatif à la « longue durée of the Achaemenid Empire » (p. 297), présenté sous le titre « Creating an Empire at the Border : Theoretical Reflections » ; la communication de J. Monerie qui offrit une conception quelque peu discutable, semble-t-il, du séjour d'Alexandre à Babylone, « The Macedonians and the Babylonian Tradition » ; celle de P. Christodolou sur les figures de Persée et d'Héraclès qui servent à cimenter l'identité grecque du royaume de Chypre (« Macedonian and Greek Royal Families and the Achaemenids : The Case of the Argeads and the Cypriot Kings ») ; et enfin une communication de K. Schwegg sur le « Argead Body Language in Greek and Roman View ». Les raisons qui firent que ces communications (dont nous avons retrouvé les titres par l'adresse électronique suivante : https://www.uibk.ac.at/alte-geschichte-orient/links/tagungen/2015/konferenzprogramm_argeaden.pdf) ne furent pas publiées n'ont pas été indiquées.

fond sera-t-il de la même valeur si l'on écrit une langue qui n'est pas la sienne, voire même si l'on s'en remet à la traduction ? 'Traduttore, traditore'. À terme, cet impérialisme linguistique, pour ceux qui n'ont ni l'allemand, ni l'italien, ni le français comme langue maternelle, ne pousserait-il pas à l'ignorance de ces trois grands idiomes des humanités ? À supposer que l'anglais devienne la langue dominante (y compris à l'écrit) de notre domaine, la tradition impose pourtant la maîtrise des autres langues des humanités – sauf à considérer comme quantité négligeable les résultats des savants des XIX^e et XX^e siècle. Certains pourront enfin considérer d'autant plus paradoxale, voire ironique, l'impérialisme linguistique de l'anglais à la considération des soubresauts internationaux les plus actuels...

Quoi qu'il en soit de la question de la langue choisie pour éditer les actes de la réunion internationale d'Innsbruck, nous mettrons l'accent, pour finir, sur deux aspects plus généraux que la lecture de ce recueil nous a inspiré. Premièrement sur les limites, de l'aveu même de nombreux auteurs⁵⁴, de l'exploration de certains sujets dans le cadre de la dynastie argéade, ceci du fait du caractère bien limité des sources. L'histoire, et avant tout l'histoire ancienne, ne peut s'écrire qu'à partir de documents. Dès lors si ceux-ci viennent à manquer les plus beaux sujets resteront désespérément obscurs – pour la Macédoine seule, nous ne ferons que rappeler que « The Lost Years », selon l'expression de W. W. Tarn, du milieu du III^e siècle⁵⁵ ; ou encore, par exemple, l'invasion gauloise qui bouleversa le pays et apporta des changements qui, selon notre intuition, durent peu ou prou scinder l'histoire du royaume en un avant et un après⁵⁶. Deuxièmement, il sera particulièrement enrichissant sans doute, pour qui s'intéresse aux sujets en question, d'opérer un recoupement entre les auteurs ayant abordé de mêmes thèmes à partir de perspectives différentes : ainsi pour le cas d'Alexander I^{er} qui fait le fond des articles d'Heinrichs ou de Squillace et qui est encore traité par Asirvatham (p. 288-289) ; pour la politique matrimoniale de la dynastie, sujet de Carney mais que Heckel avait abordé plus haut dans une de ses parties ; pour le Philippéion, les plus de deux pages que Bowden lui consacre pourront être utilement confrontées à celles écrites plus haut sur le sujet par Palagia ; ou encore, enfin, pour la nature et les fonctions des mythes au sein de la dynastie argéade sur lesquelles se penchèrent notamment tant Müller que Koulakiotis. Pour ce faire, on pourra

54. Ainsi pour le sujet qu'il s'était donné, W. Heckel, p. 67, insistait sur « the lamentably poor nature of our sources » ; « Indeed, the most important pattern in Argead marriages is the absence of information » avouait E. Carney, p. 142 ; F. Landucci, p. 269, mettait quant à elle en exergue que dans « the silence of the sources, Cassander is assumed to have remained in Macedonia alongside his father Antipater (...) at least until 324 » ; « It is not clear », confessait A. Asirvatham dans le cours de son exposé (p. 284), « when and why the Argead name first arose » ; et notamment dans l'étude de R. Bichler, par principe, étant donné le thème qu'il s'était donné. Nous rappellerons enfin que J. Heinrichs avait comblé l'absence d'information historique relative aux raisons des premières frappes d'Alexander I^{er} par des inductions qui selon nous, comme nous l'avons exposé, sont vraisemblablement fausses.

55. « To write any real history of the eight years from 261 to 253 is frankly impossible. All connected tradition is lost », W. W. TARN, *Antigonos Gonatas*, Oxford 1913, p. 311, à l'abord de son chapitre XI intitulé, « The Lost Years ».

56. On rappellera l'étude exhaustive, du point de vue des sources littéraires et épigraphiques, à la date de la publication de l'ouvrage du moins, de G. NACHTERGAEL, *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes : recherches d'épigraphie hellénistique*, Bruxelles 1977.

ainsi s'appuyer sur un fort utile index (malheureusement limité aux noms propres). Si cet outil sera apprécié, il ne fera pas oublier le plus visible défaut de ce recueil : l'absence totale de cartes. Elles auraient été dans bien des cas fort utiles, car l'historien de l'Antiquité, sauf à être lui-même spécialiste, par exemple, de l'Asie Mineure, n'est pas nécessairement bien au fait de la localisation de la Bithynie par rapport à la Cappadoce (communication de Michels). Ce défaut est encore plus patent pour deux articles touchant directement à la géographie, ceux de Heckel et de Heinrichs (dans sa partie, pour ce dernier, « The West : Roads and bridges in Makedonia », p. 91-94).

Quoi qu'il en soit des quelques faiblesses que nous avons mises en exergue ici ou là, ce recueil sera utile à consulter pour faire le point des connaissances actuelles des relations entre les Argéades et leur terreau, la Macédoine antique, ou encore pour celles relatives à leur héritage intellectuel.

SOMMAIRE

ARTICLES :

Delphine ACKERMANN, Guy ACKERMANN, <i>Contribution à l'histoire du gymnase d'Érétrie : un nouveau décret pour un gymnasiarque du début du III^e siècle av. J.-C.</i>	411
Romain GUICHARROUSSE, <i>Pratiques de dénomination dans les listes de souscriptions publiques à Athènes au III^e et au II^e siècles avant notre ère (IG II/III³ 1.1011 et IG II2 233²)</i>	471
Rémi SAOU, <i>La terminologie du bouclier hoplitique</i>	489
Hugo CHAUSSERIE-LAPRÉE, <i>Le roi en son cœur : un autre regard sur les monarchies hellénistiques</i>	507
Patrick ROBIANO, <i>La représentation de Grecs d'Égypte à l'époque impériale : les Naucratices au miroir de Philostrate et d'Héliodore d'Émèse</i>	541
Dan APARASCHIVEI, <i>Lupa Romana en Mésie inférieure. Images, discussions et hypothèses</i>	573
Michel CHRISTOL, <i>Entre Nîmes et Rome : sur les traces d'une famille nîmoise, les Sammii</i>	597
François RIPOLL, <i>Le bouclier d'Enée : unité thématique et cohérence structurelle</i>	615

CHRONIQUE

Nicolas MATHIEU <i>et al.</i> , <i>Chronique Gallo-Romaine</i>	639
--	-----

LECTURES CRITIQUES

Pierre O. JUHEL, <i>L'Histoire des Argéades. De nouveaux axes de recherches</i>	643
Marion KRAFFT <i>André Tubeuf et Platon</i>	667
Comptes rendus.....	677
Notes de lectures	787
Liste des ouvrages reçus	791
Table alphabétique par noms d'auteurs.....	795
Table des auteurs d'ouvrages recensés.....	801